Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 40 (2003)
Heft: 1578

Artikel: Littérature : une vitalité insensée
Autor: Graf, Marion
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1021575

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une vitalité insensée

Le roman de Katharina Faber, *Manchmal sehe ich am Himmel einen endlos weiten Strand* (Zurich, Bilgerverlag), dont nous proposons ici quelques extraits en traduction inédite, a obtenu cette année le Prix de Rauris du premier roman (en Autriche). Daniel Rothenbühler le présentait dans le n° 5 de la revue *Feuxcroisés*: «Un vers de Rimbaud sert de titre à ce roman, mais l'auteure aurait aussi bien pu se laisser inspirer par Pier Paolo Pasolini, comme le font deux de ses personnages, et choisir *Una disperata vitalità*. Car c'est cela qui marque tous les personnages du livre: leurs vies d'adultes, commencées dans les années 1970, se révèlent n'être que de grands embrasements, nourris d'une énergie vitale inépuisable, mais dénués de sens et de satisfaction. Ils sont tous proches et en même temps séparés les uns des autres par cette aliénation rêveuse qui caractérise en particulier les rapports amoureux entre les deux protagonistes: Darja, la cinquantaine, alcoolique, et Alain, son jeune amant, un prisonnier évadé. Tous deux, responsables de la mort d'autres êtres humains, sont persécutés par leurs voix fantomatiques et celles de leurs proches. Tout le récit se base sur des voix qui se croisent, s'entrecoupent, se confirment et se démentent, celles des vivants comme celles des morts. Ce qui confère à ce livre un souffle à la fois épique et haletant, une fougue par laquelle on se laisse entraîner.»

Feuxcroisés
Littérature et échange culturels en Suisse Revue du Service de Presse Suisse

Après tant d'années, tu me manques toujours, toujours, et le matin je te cherche, les yeux fermés

(Mathias)
Elle disait quelquefois: tous les matins, toute cette blondeur au réveil, et déjà, c'était reparti pour une nouvelle dispute.

c'est qu'on reparle de toi, à présent, et à mots couverts, ils disent que je t'ai assassiné, ou du moins que je t'ai acculé à la mort, et quand je fais les courses, leurs regards se referment derrière mon dos comme un mur. Il y a juste la vieille Léar, en sortant de son magasin, je l'ai entendue marmonner que cela faisait plus de vingt ans, maintenant, qu'il fallait oublier tout cela, laisser cela en repos, maintenant. C'est comme si la mer t'avait rejeté une seconde fois sur le rivage, or ce rivage est devenu mon pays. A présent, certains veulent savoir si je me teins les cheveux, dans leurs rapports avec moi, ils deviennent plus hardis, ils se permettent toutes sortes de choses qu'ils ne se seraient pas permises autrefois, ils demandent de quelle étoffe est faite ma veste neuve, et d'où sort ce motif vieillot, ils attrapent la manche, la tripotent en tous sens et disent par-dessus ma tête que c'est du pied de poule, qu'on se croirait dans les années cinquante, et pourtant le siècle se renverse déjà sur le dos aux pieds du suivant, et déjà le suivant se gonfle d'importance, comme tout ce qui est jeune et brut, comme Alain Noiret qui vit avec moi, dans ma maison, il prétend s'appeler Alain Noiret, c'est un voleur, je ne crois pas vraiment que c'est son nom, mais je crois tout ce qu'il fait, je prête foi à chacun de ses gestes, je lui fais confiance parce que rien en lui ne brigue la sympathie ou la compassion, parce qu'il est indifférent.

Alain est indifférent et lent et il ne cause presque pas, parfois il enfonce son large menton dans son large cou, comme si quelque chose lui était resté dans la gorge, puis il retrousse les babines et montre ses fausses dents de métal, avec lesquelles il fait peur à tout le monde. J'aime le regarder, sa démarche fatiguée et souple, ses petites marottes, ses ablutions, ses méticuleuses flâneries de triage à travers toute la maison, son programme de gymnastique démodé, son sommeil éveillé, agité. Dans tout ce qu'il fait, il suit un rituel obstiné dont il n'est pas prêt à démordre, sous aucun prétexte – étrange personnage qui choque à la folie mon fils devenu grand.

(Mathias)
Qui choque à la folie mon fils devenu grand : tout est faux, ici.

Le soir, à présent, c'est presque toujours Alain qui fait la cuisine, et d'un poste d'observation quelconque, je le regarde faire, hier, comme il a été pris d'un fou rire, le vin lui a giclé par le nez et il a qualifié ce vin, après coup, de musclé, disant que c'était un vin musclé pour s'aventurer aussi haut, un vin sportif, et il riait de son rire rare et muet et il avait encore la figure éclaboussée de vin, et la chemise aussi, et juste à ce moment-là, Grégoire est rentré, sans bruit, lui qui d'habitude fait un tapage incroyable, et debout sur le seuil, ombre géante, il n'a pas accepté à manger, il fumait presque sans mot dire un de ses petits cigares épais, et buvait, et sans arrêt, il fixait Alain qui à un certain moment, s'est levé pour empiler les assiettes, Grégoire a fumé son cigare jusqu'à la moitié seulement, puis il l'a écrasé, m'a donné un baiser et il est parti. Quand il était petit, il m'arrivait de le secouer sous l'effet de la colère, alors la nuit, il glissait ses pieds froids entre mes jambes, en signe de réconciliation, je l'ai baptisé Grégoire, dans l'allongement des voyelles typique de ce pays, il y a la place de dire presque tout, un nom qui semble attendre, et jusqu'à ce jour, il ignore qui est son vrai père, que c'est toi qui es son vrai père.

(traduit par Marion Graf)

Cet article poursuit la collaboration entre la revue *Domaine Public* et *Feuxcroisés* (www.culturactif.ch)